# Le Sanatorium

Autor(en): **Junod, Roger-Louis**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **67 (1963)**

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684712

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

# Le Sanatorium

*(Ce texte est inédit. Il a été lu à plusieurs voix et diffusé par Radio Genève, dans une version considérablement modifiée, le 13 décembre 1962.)*

Au mois de décembre, vers cinq heures de l'après-midi, le paysage bleuit et semble soudain plus proche. On voit tomber la neige entre les branches noires et luisantes des érables du terre-plein; on voit comment le sol se creuse, vaste dépression arrondie en demi-entonnoir. Mais à cause de la neige qui depuis quatre jours ne cesse de tomber, on ne distingue pas aujourd'hui le fond de la vallée; on n'aperçoit pas davantage la ligne horizontale des premières crêtes, ni, de l'autre côté du Rhône, les pics et les dômes des Alpes. La lumière paraît sourdre de toute cette neige accumulée. Un mince reflet argenté s'accroche aux branches des érables. La nuit montera d'un seul coup.

– Cinq heures, dit John. Faut qu'on s'trotte.

Il frappe dans ses mains. «On vient», crie la patronne du Buffet de la Gare. Elle ne les aime guère, John et ses copains, cette Suissesse allemande aux coques blondes roulées sur les oreilles. De bons clients, d'ailleurs, réguliers: tous les après-midi, ils descendent faire leur partie de cartes au Buffet. Mais elle les trouve vulgaires. Leurs querelles, leurs éclats de rire incommodent les joueurs d'échecs et les dames qui prennent le thé. Il y a eu des plaintes...

M. van der Bleulen donne le bras à sa femme. Sans plus parler, ils gravissent l'ultime raidillon. Plusieurs groupes de malade les ont dépassés. Mme van der Bleulen marche à tout petits pas, très, très lentement, comme les médecins le recommandent. C'est le dernier soir que son mari passe à V***. Demain matin, il reprendra le train pour Liège. N'aurait-il pu abandonner la quincaillerie quelques jours

de plus ? Mme van der Bleulen se fait plus lourde au bras de son époux. Elle est déçue qu'il ne lui ait pas offert le taxi. Elle aurait tellement, tellement aimé arriver une fois en voiture: sortir du taxi devant tout le monde, tandis que le chauffeur, sa casquette à la main, lui eût tenu la portière... Pourquoi Willy ne devine-t-il pas ces choses ? En douze ans de mariage, il ne lui a jamais apporté de cadeau qu'à son anniversaire et pour Noël. Dans ses lettres si courtes, il écrit qu'elle lui manque, mais n'est-ce pas seulement, songe-t-elle, parce qu'il est obligé de prendre ses repas au restaurant et de payer des notes de blanchisseuse ? Il est avare. Elle pense qu'elle a épousé un homme avare... Tout un flot de souvenirs désagréables lui reviennent brusquement en mémoire.

John et ses trois copains attaquent la première montée, la plus dure. Le sanatorium *Les Alpes* est bâti à l'écart de la station, entièrement isolé de celle-ci par une forêt de sapins en forte pente. De la gare aux «Alpes», un bon marcheur compte une demi-heure. John et ses copains: l'Asperge, Marcel et Frédy sont trop essoufflés pour parler; un juron, de temps à autre, quand le pied glisse sur la neige.

– Grouille-toi, l'Asperge, qu'est-ce que tu fous ?

– J'peux pas y aller plus vite, bon sang.

– Fillette, dit John.

– Ben quoi, si j'ai p'us de souffle !

Arrivés au plat, on attend l'Asperge. Il est tombé deux ou trois fois. L'espèce de tunique qui lui tient lieu de manteau est jaune de boue à l'endroit des genoux. Il respire bouche ouverte.

– Mon pneumo qui se met à siffler, constate-t-il.

Tous quatre profitent du tronçon plat pour galoper, tête baissée contre le vent d'ouest qui leur chasse des flocons dans les yeux. Heureusement qu'on vient de passer le triangle: dans une demi-heure, le chemin sera devenu à peu près impraticable... Au bas de la deuxième pente ils ralentissent leur allure.

– Y s'pourrait bien qu'Armand soye mort, déclare Frédy.

– Un brave type, Armand.

– Pas de veine, dit Marcel.

– On voudrait pas être à sa place.

– Et à la place de Nénesse, dit Frédy, je voudrais pas y être non plus, moi.

Alors l'Asperge, qui comprend toujours les choses longtemps après tout le monde:

– Pourquoi tu dis ça ?

– Ben quoi, tu sais pas que c'est Nénesse qu'a perforé le poumon d'Armand ?

– En voulant lui regonfler son pneumo, précise John.

Sans s'arrêter, il tousse, courbé en deux, la main accrochée à sa poitrine. Puis il crache dans la neige et s'essuie les lèvres avec le bas de sa manche.

André Delougne quitte la fenêtre, revient à la table où l'attend le cahier ouvert. Chaque soir, il regarde bleuir le paysage, puis l'obscurité gagne la combe, s'appesantit sur les branches des deux érables, les efface à leur tour. Il lui reste vingt minutes de paix; puis les autres arriveront. Il n'a pas fait grand'chose depuis une semaine. Son livre n'avance guère, – ce livre qu'il s'est décidé à commencer trois mois après son arrivée au sana; le terminera-t-il jamais ? L'histoire de l'occupation allemande dans une ville du Nord... Une image lui revient, qu'il ne s'empresse pas de noter, à laquelle il veut laisser le temps de se préciser: *... trois hommes en blouses blanches, longeant un trottoir, rasant les murs. Ils portaient chacun entre leurs bras une femme nue. D'abord on ne vit que les jambes, qui pendaient, désarticulées. La démarche aisée des trois hommes donnait à penser que ces corps étaient d'une incroyable légèreté. Puis on aperçut la tête de la première femme: c'était un mannequin de vitrine, une poupée, une poupée grandeur nature et couleur chair.* Le torride après-midi de juillet où cela s'était passé envahit soudain la chambre. André attire à lui son cahier, rature une phrase, la recommence. Quand il écrit, un temps lointain reflue vers lui. C'est comme s'il n'était plus à V***, comme si la vie pouvait reprendre, la *vraie* vie dans le monde des hommes ! Il se donne, en écrivant, l'illusion dérisoire de vivre, mais cela ne dure jamais très longtemps. Il relit sa dernière page: «Saloperie», pense-t-il. Ecrire, écrire les choses quand d'autres les vivent ! Chaque journée qui passe, ici, est une journée morte. Et c'est ainsi depuis deux ans, deux ans et deux mois. Diane à sept heures. Toilette, petit déjeuner, promenade. Tous les jours. De dix heures à midi: plumard; c'est la cure du matin. D'une heure et demie à trois heures et demie: plumard; c'est la cure de silence; ordre de dormir. Promenade au village. De cinq heures et demie à sept heures: plumard. Dîner au réfectoire. Salon, fumoir: la partie d'échecs ou de football de table. Tous les jours. Et personne avec qui causer. Il n'y avait qu'Armand.

André Delougne est retourné devant la porte-fenêtre. Le froid se glisse sous sa robe de chambre. Il est seul dans un lieu mal chauf-

fé, mal éclairé. Armand va mourir. Armand qui était communiste... Aimait-il Armand, l'aimait-il ? Il lui semble qu'il aimait surtout discuter avec lui. Alors pourquoi, ce soir, cette envie de chialer ? Il y a un gros bourrelet de neige sur la balustrade du balcon ; un choucas vient s'y poser, s'envole. «Saloperie !» dit Delougne à voix haute ; sa voix, il l'entend terne, cassée. «Saloperie.» Il voudrait pleurer. La chambre est froide, et cette lumière triste à hurler.

M. et Mme van der Bleulen frappent leurs chaussures contre les marches du perron afin de détacher la neige amassée sous les semelles.

– Willy, dit-elle. (Elle prononce «Ouilly», à la flamande.) Sans se retourner, il continue à racler ses chaussures.

– Jeanneke ?

– Tu n'es pas triste de partir ?

– Oh! dit-il, on ne peut rien faire contre, n'est-ce pas.

– Si c'était possible, reprend-elle, est-ce que tu resterais ici avec moi ?

– Non, tu sais bien que ce n'est pas possible.

– Mais suppose que tu *pouisses* ?

– Je ne vois pas où tu veux en venir ...

– C'est seulement pour savoir, dit-elle.

Il secoue son béret basque tout couvert de neige:

– Il faudrait être millionnaire, sais-tu ! dit-il. L'argent coûte cher à gagner.

On voit l'aide-concierge traverser le hall. Il balance au bout de son bras le vieux gong fendu qui règle l'ordonnance invariable des journées.

– Willy, dit Jeanneke, que vas-tu faire pendant cette cure ?

– Attendre au fumoir, comme d'habitude.

– Ecoute, c'est le dernier soir. Tu pourrais peut-être monter dans ma chambre...

– Contraire au règlement, non ? dit le quincaillier.

– Le docteur ne dira rien cette fois. Je lui expliquerai.

– Il ne faudrait pas que ça nous attire des ennuis.

– Mais non.

– *Alleye,* va te déshabiller, dit-il. Moi, je fume une cigarette et *pouis* je monte.

Le docteur Mercier sort de son appartement, puis passe devant eux.

– Allons, Madame, dit-il, c'est l'heure.

Le gong résonne quelque part dans les étages.

Le sanatorium *Les Alpes* avait été d'abord un hôtel, qui fit faillite lorsque la station eut acquis quelque renommée. Les gens qui venaient se reposer à V*** pendant leurs vacances y renoncèrent les uns après les autres, craignant d'être contaminés par les malades, – en dépit des pancartes clouées partout au tronc des sapins et aux poteaux des lignes électriques: *Défense de cracher.* Une société racheta le bâtiment pour en faire un sanatorium populaire. Ses prix étaient parmi les plus bas du pays.

Les deux étages inférieurs sont réservés aux hommes, les deux autres aux femmes. Il est sévèrement interdit aux hommes de «monter», aux femmes de «descendre». Les infirmières ont pour mot d'ordre de dénoncer aux médecins toute infraction à cette loi: les coupables sont punis de deux, trois ou quatre jours de lit; on supprime aux récidivistes la permission de sortir pendant deux semaines, ou même un mois. On punit aussi ceux et celles qui arrivent en retard aux heures de cure.

Sœur Edmée, responsable du Deuxième, fait l'inspection de son étage. Le onze: une chambrée de quatre lits. Comme d'habitude, on l'accueille par des plaisanteries.

– Petite sœur, que faites-vous dimanche ?

– Cela ne vous regarde pas !

– Sœur, quel dommage que vous ayez un cœur de pierre.

– Sœur, approchez, je voudrais vous dire quelque chose à l'oreille.

– Oh ! ça va ! La barbe !

– Vous répétez tout le temps la même chose, petite sœur.

– Si vous croyez que j'ai du temps à perdre.

– Dites, petite sœur, est-ce que c'est vrai ce qu'on m'a dit ?

– Quoi donc ?

– Que vous l'avez encore...

– Quoi ?

Ils éclatent de rire, les quatre en même temps. Elle vient de comprendre; elle enrage de sentir qu'elle rougit.

– Oh ! ça va, s'écrie-t-elle, la barbe ! J'en ai assez de vos histoires. Allons, bonne cure, messieurs.

– Merci, sœur !

Chambre treize, deux lits. M. Jeanloz est en train d'écrire une lettre. Elle ne l'aime pas, ce «mômier» qui a toujours l'air de vous juger et ne parle que du bon Dieu. Démétrios Lemonofidès, son compagnon, est arrivé de Thessalonique, il y a trois semaines. Tout de suite, il a plu à sœur Edmée. Elle aime se dire à elle-même: «Il

est beau comme un Jésus-Christ.» Entre les heures de cure, quand les ambulants se retrouvent au fumoir ou descendent au village, elle vient passer de longs moments au treize. Elle demande: «Vous n'avez besoin de rien, M. Lemonofidès ?» Il tourne vers elle ses yeux noisette; ses lèvres sourient sous la moustache bien taillée; il fait rouler sur l'oreiller sa tête étroite aux joues creuses; il porte un collier de barbe; il a la peau bistrée, de longs doigts fins, l'air délicat et triste. Sœur Edmée va et vient dans la chambre sans faire de bruit, déplaçant des objets, redressant un cadre. Enfin, elle s'assied sur le bord de l'autre lit (celui de M. Jeanloz qui fait sa promenade quotidienne); elle pose des questions à Démétrios, – ou bien ils se regardent et ne disent rien. Elle n'ose pas s'asseoir sur le lit du Grec. Elle n'ose pas lui prendre la main et la garder dans la sienne. Quand il se lèvera, elle l'invitera à venir prendre le thé dans sa propre chambre. C'est interdit par le règlement, mais qui le saura ? Elle en a tellement envie !

Louis Jeanloz, quarante-trois ans, célibataire. Il était décolleteur dans une fabrique d'ébauches du Jura bernois. Depuis qu'on lui a scié les côtes, il marche le torse déjeté, une épaule plus basse que l'autre. Pourra-t-il reprendre son métier de décolleteur? A présent, au moindre effort, il transpire; ses mains deviennent moites; il a l'impression de ne jamais respirer à fond... D'un horloger qui transpire des paumes, on dit qu'il «rouille»; on l'empêche de toucher aux montres: encore un malheur qui s'ajoute à tous les autres. «Ce qui est terrible», rumine Louis Jeanloz, «c'est de voir qu'on ne sert plus à rien.» Il a peur de rester toute sa vie un parasite. Quand il s'ouvre de ce qui le tourmente aux hommes du sana, la plupart répondent: «On n'y peut rien.» Ils jouent aux cartes, ils descendent au village (où les cafés ne manquent pas); plusieurs trompent leurs femmes... «Est-ce qu'on peut encore les appeler des hommes !» pense Louis Jeanloz avec colère. Lui, il lit la Bible. La maladie lui a-t-elle été infligée par Dieu pour le mettre à l'épreuve ? Dieu lui demande-t-il de considérer sa maladie comme une bénédiction ? Il n'a jamais pu dire dans ses prières: «Je te remercie de m'humilier ainsi.» Pas encore. Il prie pour obtenir la force d'accepter. «Un homme qui ne gagne plus sa vie devient pareil au figuier sec dont parle l'Evangile.» Il a honte de lui. Il se méprise.

Comme chaque semaine, il écrit à sa mère:

*... Un malade de notre étage est en train d'agoniser. Il s'appelle Armand Guyot. Il est encore très jeune et son histoire est bien triste, la voici. Mardi, le Dr Mercier s'est absenté pour deux jours*

*et il a chargé le Dr Ernest Kohler de le remplacer. Le Dr Kohler c'est le jeune stagiaire dont je t'ai déjà parlé une ou deux fois, on ne l'aime pas beaucoup parce qu'il est fier et ne cause avec personne. En insufflant le pneumo d'Armand Guyot, il a enfoncé l'aiguille trop profond ce qui a provoqué une hémorragie. D'abord personne ne s'est aperçu de rien mais ensuite pendant la nuit Guyot se plaignait d'avoir beaucoup de peine à respirer, le lendemain cela ne passait pas. C'est ce matin que le Dr Mercier est revenu. Il a tout de suite fait transporter Armand Guyot à la salle d'opération, mais c'était trop tard, ils disent qu'il n'y a plus rien à faire. Les parents d'Armand Guyot habitent au fin fond de l'Auvergne, en France, ils ont été prévenus par télégramme. Ce qui arrive à mon pauvre camarade est la volonté du Seigneur, puissent ses pauvres parents le comprendre ? Armand Guyot avait des idées de communiste aussi nous n'avons jamais pu parler bien longtemps ensemble, d'ailleurs il est né catholique. Mais il avait perdu la foi, ce qui est la chose la plus terrible, ma chère maman, car qu'est-ce qui nous soutient encore dans l'adversité? On a fait monter un curé ce matin et il a refusé de le laisser venir auprès de lui en disant que pour lui ce n'était pas nécessaire. Je regrette maintenant de n'avoir pas essayé de lui faire comprendre avec plus de persévérance que Dieu nous aime et que nous sommes tous Ses enfants et qu'Il veut nous délivrer de la mort par le sacrifice de Jésus-Christ.*

Willy van der Bleulen ouvre son étui à cigarettes: il lui reste quatre gauloises; il referme l'étui sans s'être servi. Il a fumé deux cigarettes au village cet après-midi; il a offert un malaga à sa femme, se contentant lui-même d'une chope de bière. Il est trop pauvre pour avoir le droit de fumer, presque coup sur coup, trois cigarettes dont le paquet de vingt coûte un franc suisse, donc un peu plus de dix francs belges: à Liège, on trouve de très bonnes maryland à six francs cinquante le paquet.

Il regarde tomber la neige à travers la baie du fumoir. Il s'ennuie. Pourtant, il retarde le moment de monter rejoindre sa femme. C'est toujours elle qui parle: tout ce qui lui passe par la tête, elle le raconte. Elle parle, parle, et lui, pendant ce temps, il pense à la quincaillerie, au réapprovisionnement, à l'inventaire de fin d'année. Jeanneke est certainement la femme la plus bavarde qu'il connaisse. L'a-t-elle jamais laissé jouir tranquillement de sa sieste, lire son journal en paix ? Mais quand il parle de ses préoccupations personnelles, est-ce qu'elle écoute ? Pas une seule fois elle n'a fait la moindre allusion à l'argent qu'il dépense pour elle, – pas une seule fois !

Oh! Jeanneke n'a jamais tenté le plus faible effort pour le comprendre. Elle ne s'intéresse qu'à elle-même, voilà la vérité. Elle ne peut s'intéresser qu'à elle-même...

Il va monter.

Jeanneke avait insisté pour qu'ils louent une chambre de l'annexe. Ils auraient pu alors passer la nuit ensemble, ainsi que les heures de cure. Mais Willy van der Bleulen a calculé que ses moyens ne lui permettaient pas cette dépense supplémentaire. Jeanneke ne se rend pas compte ! Il s'est souvent demandé si elle était intelligente. Il y a tant de choses qui lui échappent: la valeur de l'argent, l'importance des économies... Elle se parfume, elle se teint les ongles ; à Liège, s'il l'avait écoutée, on serait allé tous les dimanches au cinéma !

André Delougne supporte mal la présence de son compagnon de chambre. Quand le précédent s'en est allé, il a supplié Armand de venir occuper le lit vacant; mais Armand n'a pas voulu se séparer d'Edouard Morin. André n'a jamais compris qu'on puisse éprouver un plaisir quelconque à fréquenter Morin, ce pauvre type qui ne possède même pas son bachot, ce simple rond-de-cuir ! Toujours plongé dans l'étude du yoga, Morin; obsédé par des histoires de contemplation pure, de concentration, d'ascétisme ... Un bluffeur. Un autodidacte bluffeur.

Le compagnon de chambre d'André Delougne (à quelles promiscuités vous condamne le sana !) est fonctionnaire postal. Pas de conversation possible. N'aime que la musique d'accordéon et le sport. Comme il possède un poste de radio, André subit à journée faite musique champêtre et bulletins sportifs. L'«éducation des masses» ne sera pas une petite affaire ! Cette pensée, soudain, éveille la voix d'Armand. Sa voix légère, paisible, tellement *amicale.*

Depuis le début de la cure, il essaie de se ressaisir. Il a exigé de son compagnon qu'il arrête la radio. Un sentiment jamais éprouvé se précise en lui, s'affirme puis s'estompe, reparaît avec plus de force pour s'évanouir encore et renaître encore ... C'est comme s'il se découvrait responsable de la mort d'Armand. Il y a dans cette mort un scandale contre lequel toute révolte demeure impuissante. «Il sera mort et moi vivant.» Est-ce cela ? «Je reste vivant mais je *sais* que ma vie sera perdue quand même. La sienne aurait été utile. Donc...» Mais personne ne meurt à la place de personne.

... Si c'était en ton pouvoir, mourrais-tu à sa place ? «Oui, peut-être, oui, oui ! *Maintenant* j'en suis sûr: OUI, JE LE FERAIS !» Ce

OUI rouge dans sa tête, qui éclate comme une terrible musique de joie, André donnerait ce qu'il possède, tout, pour qu'à cet instant même Armand pût le recueillir.

Le quincaillier essaie en vain d'obtenir l'ascenseur. Quelqu'un a-t-il oublié de fermer la grille ? Il prend l'escalier. Il s'arrête aux toilettes du premier étage. La porte a un panneau de verre dépoli. On entre d'abord dans une antichambre carrée où se trouve un lavabo et où sont rangés, sur deux rayons, des crachoirs d'émail blanc. Il y fait chaud. Là, deux malades en pyjama: un rouquin et un petit gros, qui a une tête de dogue; ils tiennent cachée au creux de leur paume une cigarette allumée.

A travers la porte des cabinets, Willy van der Bleulen les écoute causer.

– Le poumon perforé, on n'en meurt pas !

– Peut-être que c'est la plèvre, ou une veine. Il y a des grosses veines entre les côtes, j'ai lu ça une fois.

– Le poumon, c'est de l'éponge, je te dis. Tu le perfores tant que tu veux, ça n'y fait rien du tout.

– Oui, mais il y a des grosses veines entre les côtes.

– Des fois, aussi, l'aiguille n'est pas propre.

– N'importe comment, c'est la faute à Nénesse.

– Qui appelez-vous Nénesse ? demande le quincaillier (qui à présent se lave les mains au robinet du lavabo).

– Ben, le Dr Kohler, répond le rouquin.

– Ce n'est pas un bon docteur ?

– Un petit péteux, oui ! répond encore le rouquin.

Willy van der Bleulen a de la peine à imaginer cet homme qui meurt, quelque part dans la maison, — où ? Il se sent pris d'une curiosité vague:

– Qu'est-ce que vous appelez au juste un pneumo ? demande-t-il.

Sa femme le lui a probablement expliqué; mais quand Jeanneke parle, parle, parle, il fait semblant d'écouter et il pense à la quincaillerie... Ce qu'explique le rouquin, il le comprend. C'est d'ailleurs simple à se représenter.

– Simple comme bonjour, dit-il, je comprends. Mais pourquoi est-il nécessaire de comprimer le poumon ?

Fiers de leur science, les deux garçons la déballent sans se faire prier. Willy van der Bleulen demande encore:

– Dans quelle chambre est-il donc, ce pauvre diable ?

– Ah! on l'a mis à l'isolement.

– Au dix-neuf, ajoute le petit gros à tête de dogue.

Six heures moins dix. «Je vais y aller», se dit Ernest Kohler. «J'y vais», prononce-t-il à mi-voix, mais il reste étendu sur le vieux petit canapé verdâtre, où, pendant ces six derniers mois, il a passé le plus clair de son temps libre à fumer sa pipe, à lire, à rêver. A rêver qu'il est quelqu'un d'exceptionnel. Un jour, ceux qui l'ont méprisé, ceux qui l'ont humilié, ses professeurs, ses condisciples, *le Dr Mercier,* tous comprendront leur erreur, tous viendront ramper devant lui ! Ramper... Faire ramper Mercier dans la... «Vous n'êtes qu'un petit con», a dit Mercier. Mercier le considérait, l'œil gélatineux au-dessous de ses gros sourcils noirs, poings aux hanches, le souffle rapide et sifflant. «Un petit con.» Il a osé dire ça. Ernest, comme le souvenir précis de cette minute jaillit à nouveau, rue brusquement des deux jambes. Une lourde impatience lui crispe le poignet. Il aurait besoin de casser quelque chose, tout de suite, de cogner, d'écraser, de détruire. «Un petit con...» Il se lève. Il se voit dans la glace qui surmonte le lavabo. Pommettes rouges, cheveux en désordre. Pourquoi ne peut-il l'arrêter, ce tremblement qui lui parcourt tout le corps, irradiant du ventre vers les extrémités ? Ses dents claquent doucement.

Il arrache sa chemise, ouvre le robinet d'eau froide; à deux mains, il s'asperge le visage, le cou, la poitrine. Chemise; cravate; blouse. Coup de peigne. Un peu de talc sur la figure... Eau de Cologne pour les mains.

Il sort de sa chambre, sonne la sœur. Sauf le mardi et le vendredi, jours où Mercier fait la visite des femmes avec lui, il passe seul, entre six heures et six heures et demie, dans les chambres du troisième et du quatrième. Ce soir, la sœur du troisième (sœur Elisabeth ou sœur Madeleine ? il ne se rappelle jamais son nom) évite son regard. Il sait *exactement* à quoi elle pense. Depuis ce matin, personne n'a plus le courage de le regarder en face. Les conversations, à son approche, cessent net.

– Rien à signaler ?

– Madame Rist...

– Oui ?

– Elle a craché du sang.

– Quand ?

– Ce matin.

– Pourquoi ne m'avez-vous pas fait appeler ?

– J'ai... Le Dr Mercier passait justement, alors...

– Jusqu'à nouvel ordre, c'est *moi* qui surveille cet étage.

Il se reproche d'avoir dit «jusqu'à nouvel ordre»: il a l'air d'admettre ainsi que cela puisse changer un jour prochain.

– Moi, *moi seul*, affirme-t-il avec énergie.
– Bien, Docteur.
– Quoi d'autre ?
– Rien.
– Allons-y.

Au vingt-six, quatre jeunes filles, – des gamines: la plus âgée a dix-huit ans. Laides. Stupides. Kohler examine les feuilles de température, pose (d'habitude entre ses dents, ce soir d'une voix nette) les questions rituelles. Ce matin, la laborantine a inscrit le résultat des analyses. Pour Brigitte Sauvain, négative depuis deux mois: B. K. +...[1]

– Votre dernière radio, s'il vous plaît.

Elle a dix-sept ans; des yeux noirs, luisants, – qui ne rient jamais. Cette légère fièvre du soir 37,2 – 37,3); le poids en baisse...

– L'appétit ?
– Comme toujours.

«Elle me nargue, elle aussi», pense le docteur. Il soutient le dur regard de la jeune fille.

– Je suis obligé (petite pause)... de vous supprimer les sorties. J'espère que...

Il n'achève pas sa phrase. Il dévisse le capuchon de son stylo à encre rouge. Il écrit sur la feuille de température. Il s'applique. Il écrit gros. Il écrit: *Horaire lit 50%, sorties supprimées.*

Il souligne deux fois «supprimées», – avec un sentiment d'aigre jouissance.

Puis il passe au vingt-cinq, suivi de sœur Madeleine (ou Elisabeth ?) et comme madame Olchowska, toujours si rieuse, si bavarde, lui tend sa feuille de température sans un mot, le visage fermé, il sent la colère lui raidir la nuque. Il s'impose le calme. Il retient le juron lové dans sa gorge; il parvient à faire semblant de lire la feuille qu'on lui a tendue, puis, d'une voix qui ne trahira rien, à dire:

– Je vous remercie.

Willy van der Bleulen hésite sur le palier du deuxième étage. Prudemment, il pousse le battant vitré, pénètre dans le couloir. Personne. Il fait encore quelques pas. Son audace l'effraie. Les numéros des chambres sont peints en vert foncé sur le vert pâle des portes. Voici le quinze, le seize... Il tend l'oreille. Des bruits de

[1] Cette inscription signifie: présence de bacilles de Koch.

vaisselle entrechoquée, la radio; quelqu'un siffle; deux femmes, on ne sait où, se disputent d'une voix irritée. Devant la porte du dix-neuf, il s'arrête, regarde à gauche et à droite: non, personne... Alors, vite, les mains aux cuisses, il fléchit les genoux, colle son œil au trou de la serrure...

... C'est une petite chambre toute claire aux parois pervenche. Eclairage indirect. Un lit, qu'on voit dans le sens de la longueur. L'homme s'y tient assis, dos et tête calés par plusieurs oreillers. Il est seul pour le moment. Un tube d'oxygène attend au pied du lit. Le jeune homme demeure parfaitement immobile. Ses yeux sont ouverts. Il regarde droit devant lui. «Ils ont dû l'attacher», pense Willy van der Bleulen, – et tout à coup, comme si on l'avait frappé au visage, il se rejette en arrière, s'éloigne, se met à courir, une rumeur de coquillage au fond des oreilles. *Il a vu un homme attaché dans son lit pour mourir.* Donc, ceux qui meurent ici, on les *attache.* On les laisse seuls. Attachés, seuls dans une chambre. Pour mourir. Attachés... Il lui semble que ses jambes vont plier sous lui, que le linoléum est une terre de marécage, et ce couloir n'en finit pas de fuir devant ses yeux. Au bas des marches, il s'arrête. Où aller ? Que faire maintenant qu'il *sait* ? Oh ! comme il voudrait être ailleurs... Oui, ailleurs, loin, très loin d'ici. Il voudrait être à Liège, derrière le comptoir du magasin. Il voudrait n'être jamais venu là où les gens meurent seuls, attachés aux barreaux d'un lit.

John, Pierrot (dit l'Asperge), Marcel et Frédy partagent le dix-huit. John soulève le bras du pick-up puis repose délicatement l'aiguille sur le disque. Pour la douzième fois au moins, la voix de la chanteuse reprend ce passage du negro-spiritual que l'Asperge n'est pas encore tout à fait parvenu à retenir. Assis en tailleur dans son lit, sa guitare appuyée contre la poitrine, il cherche l'accord juste. Enfin, ça a l'air d'y être:

– On est bons, dit-il.

– T'as pigé le truc ?

– Au petit poil.

– Allons-y !

Le soir de Noël, on se réunit au réfectoire. Les alités obtiennent la permission exceptionnelle de descendre. Ceux qui sont doués d'un talent quelconque présentent une «production». La production des «Quatre Boys», ce sera ce negro-spiritual, chanté à deux voix. Avec accompagnement de guitare. Frédy a le chic pour improviser la seconde voix de n'importe quelle mélodie.

La 202 de M. Antonin Guyot, coiffeur à Montsalvy (Cantal), attaque en première le chemin qui monte de la gare au sanatorium *Les Alpes*. Le coiffeur et sa femme ont tenu le volant à tour de rôle. L'épuisement, l'inquiétude qu'ils remâchent, la sourde conscience d'être embarqués dans une aventure trop grande pour eux, tout cela, qui les écrase, a sournoisement modifié leur comportement. Les paroles qu'ils échangent (de plus en plus rares) ont maintenant quelque chose d'agressif, de haineux.

Les roues dérapent sur la neige mal tassée. Par moments, le moteur s'emballe tandis que la petite voiture ralentit, s'immobilise presque. Puis, tout à coup, la voici en travers du chemin, l'avant fiché dans le talus qu'a formé de triangle. Marche arrière. Les pneus, trop lisses, patinent. On ne sortira pas de là... Et il fait nuit.

M. Guyot, de la neige jusqu'au mollet, arc-bouté contre le radiateur, pousse de toutes ses forces. C'est en vain. Les roues ont tellement creusé la neige... Il faudrait des sacs, des branches.

– On fera le reste à pied, décide M. Guyot.

– Dans cette neige, Antonin !

– Qu'est-ce que j'y peux ?

– Avec mes petites chaussures en peau de serpent.

– Je t'avais dit d'en prendre d'autres.

Mme Guyot dut bien, pour finir, se résoudre à patauger.

– Bon sang, quel margouillis ! grommelait le coiffeur. Il portait les deux valises. Sa femme, qui marchait dans ses pas, se mit à sangloter. Elle poussait de petits cris, peur et révolte, chaque fois que son pied glissait ou se tordait, chaque fois qu'elle tombait et que ses mains éprouvaient la brûlure tranchante de la neige.

Ils aperçurent les lumières du sanatorium. M. Guyot poussa un «Hourrah !» joyeux, puis, se rappelant au même instant le but de l'équipée:

– Nous y serons dans un quart d'heure, dit-il gravement.

Prélude à la guitare, puis les voix poussent le *ho-ho-ho!* du début. Le troisième *ho!* est un cri, guttural, discordant, qui se prolonge...

... qui traverse le plafond du quatre et force Edouard Morin à ouvrir les yeux, à interrompre l'obstiné travail intérieur auquel il se livre depuis le début de la cure. Assoupir son corps. S'en délivrer comme l'eau nous délivre de la pesanteur: seule veille alors à la pointe de l'esprit une mince, une étincelante flamme de lucidité

autour de laquelle se resserre, douloureusement, le pouvoir d'attention.

Ce qu'Edouard Morin était sur le point d'entrevoir s'éloigne à présent de lui. Le long, le difficile effort est tout à recommencer.

Peu à peu, il était parvenu à rejoindre Armand. Entre eux, l'espace s'était amenuisé jusqu'à la transparence. Puis quand enfin ils s'identifièrent l'un à l'autre, ce ne fut pas l'angoisse qu'Edouard rencontra mais une paix telle que rien ne lui en avait jamais fait pressentir l'existence. Armand, dans sa chambre, là-haut, a dû sentir qu'il n'était plus seul. Mais il avait déjà franchi cette marge obscure où l'être tâtonne de la façon la plus désordonnée à la recherche de n'importe quelle issue. Aussi la présence amie ne lui était-elle plus d'un secours nécessaire: loin de s'appuyer à cette présence, c'est lui qui entraînait l'autre dans l'accomplissement de sa métamorphose.

Edouard se sent trop las pour recommencer déjà son effort. Il se tourne vers le lit inoccupé d'Armand Guyot. Sur la table de nuit, deux livres, un calepin et un crayon, un paquet de tabac, la pipe noire, des journaux...

Il avait dix ans. Chaque année, pour Noël, les enfants décoraient la salle de classe avec des guirlandes, du houx, des branches de sapin. On plantait un petit arbre dans le trou à encrier du premier pupitre et on y suspendait des boules. Celui qui savait le mieux dessiner représentait au tableau noir un paysage de neige au-dessous duquel il calligraphiait: *Joyeux Noël.* Naturellement, la maîtresse n'apparaissait pas au cours de ces préparatifs; et chaque fois, le lendemain matin, en entrant dans la classe, il lui fallait feindre la surprise. On se cotisait pour lui acheter un cadeau. Cette année-là, le cadeau avait coûté cher: une coupe à fruits haute sur pied, délicate, en vrai cristal. Comment le malheur était-il arrivé ? Ernest Kohler revoit le sapin avec ses boules et ses bougies. Les filles avaient sorti la coupe de son emballage et l'avaient posée à côté du sapin. Il s'est approché pour mieux la voir. Il l'a touchée du bout des doigts: il voulait seulement faire comme les autres, entendre chanter le cristal quand on le frappe légèrement, mais la coupe a glissé, elle a roulé sur le plan incliné du pupitre. Il s'est jeté en avant pour la retenir: trop tard; elle se brisait sur le plancher tandis que lui, perdant l'équilibre, entraînait le sapin dans sa propre chute... Un père riche eût racheté sans autre une coupe et des boules; eux, il leur avait fallu emprunter la somme à des voisins. Ernest n'a pas oublié le ton sur lequel son père lui répétait: «Maladroit !... Toi qui es si maladroit... Attention, tu es maladroit...» Plus tard,

dans les leçons de travaux manuels: «Vous n'êtes pas bien habile de vos mains, Kohler.» Plus tard encore, aux cours de dissection: «Votre sacrée maladresse vous jouera des tours, mon vieux.»

La tournée des étages finie, il est revenu s'enfermer dans sa chambre. Il attend, couché sur le canapé, sa pipe éteinte entre les dents. C'est cela qui est dur: attendre, ne pas savoir. Mais que faire ? Il redoute ce que Mercier pourrait encore lui dire. Il essaie de penser à autre chose. De penser à la Grèce où depuis si longtemps il rêve de se rendre. Mercier connaît le directeur d'un sana grec. Ernest avait d'abord escompté une recommandation de Mercier... A tout bout de champ, dans sa vie, il se disait: «J'ai encore passé entre les gouttes cette fois-ci», mais il savait bien qu'un jour... «Et ce jour, c'est aujourd'hui», pense Ernest. Armand Guyot va mourir parce qu'il lui a perforé l'artère intercostale.

«N'importe quel imbécile serait capable d'entretenir un pneumothorax» (Tout le monde répète cela dans un sana). N'importe quel imbécile... Il s'efforce d'évoquer encore la Grèce. Pourquoi a-t-il étudié la médecine ? Il aurait pu devenir professeur. Celui qui enseigne le grec demeure en contact avec les valeurs de la plus haute civilisation du monde, il fait découvrir ces valeurs à des adolescents: ce n'est pas un métier, c'est comme la célébration d'un culte. La médecine est un métier.

Armand Guyot... Qui était-il ? Les malades vivent entre eux, on ne les connaît pas. «Il faut que je le revoie.» Mais personne ne peut plus rien pour le sauver. Ernest Kohler se sent maintenant attiré vers cette chambre où meurt par sa faute Armand Guyot. C'est là qu'il devrait aller; là, peut-être qu'une certaine paix lui reviendrait: c'est inexplicable, – pourtant il en est presque sûr. Il se lève, s'approche de la porte... Non. Autour d'Armand Guyot, on s'affaire probablement: Mercier, les infirmières... Mais plus tard. Quand tout le monde sera descendu au réfectoire. Il regarde sa montre. Attendre, attendre encore...

– Nous sommes... euh... les parents d'Armand Guyot.

– Je vais voir si je trouve le Dr Mercier, dit le portier.

Le docteur: cheveux gris qu'on dirait poudrés, tic des sourcils noirs (exagérément fournis) et du coin gauche de la bouche; expression sévère et concentrée de dolichocéphale intelligent. Mme Guyot s'est élancée à sa rencontre:

– Comment va-t-il ? Avez-vous réussi à le sauver ? Il ne va pas mourir, n'est-ce pas ?

Le diapason de sa voix, criarde, aux intonations rêches, s'aiguisait. Le Dr Mercier ébaucha le geste de la repousser.

– Suivez-moi, dit-il, nous serons mieux dans mon bureau. Il commença par demander si le voyage avait été pénible, parla du triangle qui ouvrait le chemin des *Alpes* deux fois par jour... Puis:

– Dans le cas de votre fils, n'est-ce pas, l'hémothorax, c'est-à-dire... – oui, l'hémothorax provient d'une rupture de l'artère intercostale. Nous avons tenté la ligature de l'artère, naturellement.

Sa main s'envole, retombe à plat sur le bureau. Il se lève avec bruit, pousse la porte.

– Ne vous attendez pas à... N'est-ce pas, il est très affaibli. Il ne vous reconnaîtra pas, je suppose.

– Mais, Docteur ? (Mme Guyot glapit, cette fois, elle glapit réellement). Il y a encore de l'espoir ?

– Chut ! dit le médecin. Ici, on ne crie pas.

Il les a fait entrer dans la cabine de l'ascenseur. Deux étages. Le très long couloir. (Le linoléum reflète la lumière des lampes par grandes taches qui éblouissent.)

– C'est ici, dit le docteur.

... Parce qu'il est assis, on pense qu'il va tourner la tête, parler.

– On va vous apporter des fauteuils, dit le docteur. Sœur, occupez-vous de ça, s'il vous plaît.

La guitare, pesamment, marque un rythme sourd; elle paraît s'appliquer à retenir ces voix qui, où donc ? font «Ouam ! ouam ! ouam !»... M. Guyot regarde craintivement son fils si étrangement immobile dans le lit énorme et blanc. Il écoute. Il ne comprend plus: tout est si différent de ce qu'il avait cru trouver. Entre lui et les choses, la fatigue flotte comme une étoffe. Il écoute ce chant, cette guitare. D'où cela vient-il ? D'où arrive-t-il lui-même et quel est le sens des paroles qu'on chuchote autour de lui ? Comme Montsalvy est loin, le salon avec ses deux fauteuils, le miroir fendu, les flacons alignés: tout ce qui depuis cinquante ans le rassure, et qui jamais n'a changé, même pendant la guerre. C'est comme la glace fendue: il y a une cassure. On ne peut plus compter sur les choses, sur ce qu'on croyait.

– J'emmène votre femme, dit la sœur. Elle tombe de fatigue ! Je la conduis dans la chambre qu'on vous a préparée.

– C'est cela, dit-il, c'est cela. Moi, je reste encore un peu.

Ce n'est pas la première fois qu'Antonin Guyot se trouve en face de la mort. Son père, quand il avait quinze ans: une agonie pleine de cris mais personne ne pouvait rien pour lui. Il criait:

«Achevez-moi !» Il relevait la manche de sa chemise de nuit, tendait son bras au médecin: «J'ai trop mal. Faites-moi une piqûre. Achevez-moi.» Et cela avait duré une nuit, puis un jour, puis encore une nuit tout entière : «Achevez-moi !» et dehors, devant la grille du jardin, tout Montsalvy était venu écouter les cris du coiffeur. Antonin Guyot a soixante-sept ans. Il a vu mourir son frère cadet, et le grand-oncle aveugle, et sa mère. Tous, il les a veillés. A-t-il eu peur, à un moment ou à un autre ? Il ne le croit pas. Chacune de ces morts posait tant de problèmes ennuyeux qu'on n'avait guère le temps de penser à la mort elle-même et ensuite, jour après jour, on oubliait ce que ç'avait été.

Mais voici Armand.

«Ce n'est pas juste», dit Antonin Guyot.

Il répète: «Non, ce n'est pas juste.»

On lui a payé des études, et ça n'a pas été facile. Les gens croient que vous roulez sur l'or parce que vous avez une maison qui vous appartient, un salon achalandé, et un seul gosse. Mais là n'est pas la question. On a voulu qu'Armand devienne quelqu'un d'instruit; c'était normal qu'on paye le prix que ça coûte, rien à dire, mais pourtant ça a été parfois rudement dur. Il réussissait bien. On était contents. Peut-être qu'il n'aurait pas dû fréquenter ces communistes; qu'est-ce que ça pouvait lui rapporter en fin de compte ? Des ennuis, et à nous aussi. On en a eu. Il avait ses idées et nous, on gardait les nôtres. On ne le comprenait pas toujours. Quand il l'a eu, son papier d'avocat: «Tu vas t'installer dans le pays, au moins ?» Il ne voulait pas nous faire de peine, mais il nous en a fait quand même. En posant sa plaque à Montsalvy, il en aurait gagné, de l'argent! Au lieu de ça, se crever à organiser des meetings, des grèves, – et puis quoi ? Q'est-ce qu'il en avait de plus au bout du compte ? On aurait été fiers, nous, de voir son nom sur une plaque: *Armand Guyot, avocat.* Il avait ses idées. Seulement, sa santé n'avait jamais été tellement bonne et voilà qu'on lui trouve cette caverne dans un poumon. Nous, on commence à se faire vieux. On n'avait que lui. On n'*avait*... «Je cause de lui comme s'il était déjà mort», pense le coiffeur. On n'a que lui. Alors... «Ce n'est pas juste», dit-il encore une fois. «C'est dégoûtant.»

Il est seul avec son fils, qui certainement ne peut l'entendre. Il continue à parler, à le gronder, comme si cela servait encore à quelque chose: «Pourquoi est-ce que tu ne l'as pas laisser entrer ?» Tous ceux qu'Antonin Guyot a vus mourir, un prêtre les assistait. Armand n'a pas voulu de prêtre. C'est ce qu'ils ont dit. Pas voulu. M. Guyot a des clients qui croient et des clients qui ne croient pas,

mais même ceux qui ne croient pas, au moment de mourir, on leur envoie un prêtre.

La chambre, maintenant, lui est familière. Plus loin, un monde incompréhensible: il y a ce chant et cette guitare, des voix derrière la porte, des pas, le cliquetis d'instruments entrechoqués... Puis ce gong qui résonne et la musique a cessé, des portes battent, beaucoup de voix différentes, joyeuses; on siffle dans le couloir. Quelqu'un dit: «Ce soir, riz au lait !»

La sœur est entrée. Elle sourit. Ses cheveux, on voit tout de suite qu'elle les a fait teindre, mais c'est le travail d'un coiffeur de village; et cette ondulation trop serrée !

– Vous allez pouvoir descendre au réfectoire, dit-elle, c'est l'heure.

– Croyez-vous qu'on puisse appeler un prêtre ?

Elle le regarde, sans comprendre d'abord, puis:

– Bien sûr. Ils montent même au milieu de la nuit quand c'est nécessaire.

– Mais il aura de la peine.

– Pourquoi ?

– A cause de la neige.

– Avec des skis, vous savez... Il faut demander l'abbé Castella. Il est tout jeune. Ca ne lui fera rien de venir, à lui.

Elle a soulevé le poignet d'Armand. Au bout de quelques secondes, elle le repose doucement sur le drap.

– Moi, dit la sœur, je suis protestante. Mais je vous comprends, vous savez. Lui... eh bien, il avait d'autres idées, n'est-ce pas ?

– Etes-vous sœur Edmée ? Il nous a écrit un jour, dans une lettre, que la sœur de son étage...

– Oui, c'est moi.

Ils se taisent.

– Je pense, dit sœur Edmée, qu'il vous faut descendre au réfectoire. Ou bien voulez-vous d'abord faire un brin de toilette ?

– Ecoutez, je ne veux pas qu'Armand reste seul.

– Quelqu'un viendra.

– Non, j'aime mieux rester. Et puis, il faut que ce prêtre... Ne pourriez-vous pas téléphoner à la cure ?

– Mais vous *devez* manger quelque chose, dit-elle.

– Je n'ai pas faim.

– Alors, je vais vous faire monter un plateau. Aimez-vous le riz au lait ?

Pour les alités, c'est la mauvaise heure. Ils vont rester seuls jusqu'au moment du coucher. Souvent, le soir, la fièvre monte, on se sent le corps plus moite entre les draps mal tendus. On a écouté la radio jusqu'à l'écœurement. Les journaux, les livres ? On n'a pas envie de lire. Les autres sont descendus au réfectoire. Ils se retrouveront ensuite au salon, au fumoir. Ils s'ennuieront eux aussi, mais du moins ils seront ensemble, – moins «rejetés». Les alités attendent, leur lampe de chevet allumée, les yeux ouverts; s'ils éteignaient la lampe, la peur serait aussitôt la plus forte; il y a cette lampe. Ils attendent. Ils remuent des souvenirs d'une autre vie à présent confuse pour beaucoup. Et c'est alors qu'ils pensent: «Je ne m'en sortirai jamais.» Ils font le compte des mois de maladie, comparent leur «cas» à celui de leurs camarades. Et ils sont seuls. Mme Rist s'en veut énormément d'avoir, de nouveau, craché du sang; elle allait mieux; on affirmait que sa caverne s'était pour ainsi dire refermée: et voilà... «Est-ce que tout va donc être à *recommencer* ?» Elle n'a pas faim, mais «il faut manger». Elle mâche une cuillerée de riz, s'efforce, s'efforce de l'avaler, ne peut pas, mâche encore, et dans une autre chambre Démétrios Lemonofidès transpire, son pyjama est mouillé, – quel soleil lui brûle ainsi les pommettes ? Il se trouve sur une plage, c'est la plage de Tolon, près de Nauplie; l'après-midi, les pêcheurs ramènent leur grand filet; il les aide à le tirer, interminablement, dans la lumière de Tolon qui jaillit sous ses paupières. Il n'a pas allumé sa lampe. Voici, doucement, sœur Edmée. Feindre de dormir... Dans l'ombre, elle se penche vers lui (s'est-il endormi ?), elle approche du sien son visage. L'haleine de sœur Edmée sent la pâte dentifrice. Elle se penche un peu plus encore, avance le bras, hésite, s'enhardit, et enfin, du bout des doigts, elle lui caresse les cheveux près de la tempe tandis qu'au Troisième, Brigitte Sauvain déchiquette sa feuille de température. Il y a maintenant un tas de minuscules morceaux de papier dans un creux de l'édredon. A travers ses larmes, elle ne voit plus ce qu'elle fait; ses doigts déchirent, déchirent, déchirent... – puis des deux mains elle bat l'espace et une neige de papier s'envole comme des plumes, comme des flocons tout autour du lit. Alors, elle se tourne sur le ventre et puis, le visage dans l'oreiller, elle mord l'étoffe, elle crie, elle crie, mais personne ne l'entendra; elle crie de toutes ses forces que c'est injuste et qu'elle en a assez et qu'elle veut mourir. Mourir ? «Il faut faire quelque chose, je ne veux pas, je ne veux pas qu'il meure, je ne veux pas», répète sans fin Mme Guyot. Dans la chambre où sœur Edmée l'avait conduite, elle s'est endormie. Puis on est venu la prier de descendre au réfectoire. Elle s'est laissé conduire. En

pénétrant dans la grande salle, elle a perçu le Dr Mercier assis, entre sa femme et ses deux garçons, à la table qu'ils partagent avec la famille de l'économe. Elle a couru vers lui et c'est alors qu'elle s'est mise à crier. Le docteur s'est levé, sa serviette à la main. «Madame, je vous en prie, madame, calmez-vous» et la femme du docteur s'est levée à son tour, elle a pris entre ses deux mains la main de cette Française. Elle tente de parler, mais la voix acide, la voix... «terriblement vulgaire», pense malgré elle la femme du docteur, couvre la sienne. La sœur du Troisième est accourue et les deux femmes soutiennent la Française, tentent de l'emmener. Mais la Française s'est dégagée. Elle a reculé, en criant toujours, puis il y a eu ce silence surprenant et enfin, au *ralenti*, (tout le monde, plus tard, s'accorda à dire que la chose avait eu lieu au ralenti), Mme Guyot chancela, pivota sur elle-même, accrocha le dossier d'une chaise, s'affala en arrière et le silence durait encore puisque à l'autre extrémité du réfectoire, on entendit sa tête heurter le plancher.

Lorsqu'il n'y eut plus personne dans les couloirs, Ernest Kohler est descendu au Deuxième. Il a poussé la porte du dix-neuf. Mais là, au chevet d'Armand Guyot: un inconnu; un homme petit, chauve et bedonnant qui trottine dans sa direction, contournant le lit:

– Vous ne savez pas si le prêtre est arrivé ?

– Quel prêtre ?

– On a téléphoné à la cure.

Ernest Kohler s'approche du lit, se penche en avant.

– Tout à l'heure, dit l'inconnu, il a bougé, il a ouvert un peu les yeux.

Cet homme ne s'est-il pas encore aperçu qu'il tient compagnie à un mort ?

– Qui êtes-vous, Monsieur ? demande le stagiaire.

S'il pouvait rester seul ici... Cette paix qu'il a souhaitée, il lui semble qu'il la trouverait parce qu'à présent, le mépris ou la haine des autres n'a presque plus d'importance. Entre Armand Guyot et lui existe quelque chose qui est comme une inexprimable fraternité. Il n'a qu'un désir: s'asseoir à côté du lit, contempler tranquillement ce visage. La clarté de la fenêtre (personne n'a donc songé à fermer les rideaux ?) se projette sur les branches noires des érables et sur la neige qui recouvre le tertre. Un monde d'une réalité inconnue s'est bâti autour de lui et du jeune homme mort, et ce monde les enclôt dans une évidence élémentaire, cohérente. «Pour Eschyle, qu'est-ce que la vie ? *L'ombre d'une fumée.* Et la mort...»

– Je suis son père, répond le petit homme. Voyez-vous, Monsieur, il n'a pas voulu de prêtre. Vous êtes un de ses amis ?

– Docteur Kohler.

Le petit homme avance le bras, d'une manière brusque. Ernest Kohler ne peut refréner un mouvement de recul. Mais non, ce n'était pas ce qu'il a cru: l'homme, en face de lui, a un sourire presque amical:

– Comment est-ce arrivé ?

– Le Dr Mercier...

– Non, il ne nous a rien dit. Pourquoi ont-ils tous l'air de vouloir nous cacher quelque chose ?

Il semble à Ernest Kohler que ces paroles ne le concernent pas. Il est attiré à nouveau par cette clarté sur les branches noires et sur la neige, puis l'homme dit:

– J'ai confiance en vous.

La chambre est devenue soudain plus étroite autour des trois hommes. Le petit homme chauve et bedonnant n'y est plus tout à fait un intrus. Ernest, à son tour, souhaite questionner, mais comment trouverait-il les mots qu'il faut ? Il secoue la tête, lentement, de gauche à droite.

– Armand allait mieux, n'est-ce pas ? reprend le père. Il était pour ainsi dire guéri ?

Sa voix insiste. On comprend qu'il lui serait possible de répéter ces questions toute la nuit. Il veut savoir.

– L'autre docteur nous a parlé d'un accident.

– Oui, il y a eu un accident.

– Ecoutez, j'ai confiance en vous. Dites-moi ce qui est arrivé. Il faut que je sache, comprenez-vous ?

– J'ai mal dirigé l'aiguille. C'est moi.

– Quelle aiguille ?

– Vous voyez bien que je vous dis la vérité.

– Mais de quoi parlez-vous ? Quelle aiguille ?

– Comment pourriez-vous encore avoir confiance en moi !

– Vous étiez près de lui quand c'est arrivé ?

– Le Dr Mercier avait dû s'absenter. C'était avant-hier.

– Mais cet accident... Je n'ai pas encore bien compris.

– Rupture d'artère.

Tout est devenu très simple. Est-ce parce que cet homme a dit: «J'ai confiance en vous»? «Ce matin encore, tout à l'heure, je crois que je n'aurais pensé qu'aux moyens de me dérober», se dit Ernest. Il se sent différent. Il n'a plus peur. Avait-il peur ? «Oui,

c'était cela», pense-t-il encore. «La peur. Toujours la peur. Aussi loin que je me souvienne: la peur.»

– C'est moi qui suis responsable de cet accident, dit-il.

Il a parlé lentement. Posément. Pour la première fois de sa vie, il éprouve l'orgueil d'agir en homme. Il se souvient d'Eschyle: «... le reflet d'une fumée... le reflet d'une fumée...» Pourquoi le père d'Armand Guyot continue-t-il à se taire ?

– Nous n'avions que lui, n'est-ce pas, dit-il enfin. Si vos parents...

Il n'achève pas sa phrase. Il hoche la tête, les yeux baissés. On dirait qu'il s'excuse de souffrir autant.

Mariette de Perrot et Maxence sont toujours parmi les premiers à quitter le réfectoire. C'est dans l'ascenseur qu'ordinairement ils se réfugient. Ils bloquent la cabine entre deux étages. Ils s'assoient côte à côte sur la banquette de bois et ils se caressent les mains, le visage. Mariette ne quitte son lit que pour les repas, aussi n'ont-ils pas comme d'autres couples la ressource des promenades au village et dans la forêt. Rien que ce petit moment qui suit les repas. Bientôt, le vibreur bourdonne: quelqu'un, en bas, appelle l'ascenseur; il leur faut vite se séparer.

Mariette tremble qu'on ne les surprenne un jour. Elle a peur des médecins, des sœurs, des malades qui pourraient envoyer à son mari une lettre anonyme. Cette peur augmente le plaisir qu'elle prend à sentir contre son corps celui de Maxence, sur ses lèvres les lèvres de Maxence; mais elle veut l'ignorer et elle repousse le garçon par les épaules, à deux mains, de toute sa force, dès que le vibreur se met à bourdonner.

– J'ai pensé à quelque chose, dit-il d'une voix résolue.

Elle s'écarte de lui et regarde ses yeux; il a un air méchant qu'elle ne lui connaît pas.

– Si je rechutais, dit-il...

– Mais tu es guéri !

– Si je rechutais, nous resterions ensemble.

– Tais-toi. Tu es fou. Ne dis pas cela !

Elle l'aime, oui, elle l'aime comme elle ne croyait pas possible d'aimer. Pourtant, la pensée qu'il s'en ira de V*** dans quelques jours la soulage. Elle en a honte, mais c'est ainsi.

– J'y pense de plus en plus, dit-il.

Elle secoue la tête, ses cheveux tout en désordre:

– Non, non, non, non, non ! Tu es fou, mon chéri.

Elle souffrira quand ils seront loin de l'autre; du moins, il lui

semble qu'elle souffrira. Mais elle a hâte que tout rentre dans l'ordre. N'est-elle pas mariée ? Maxence agit comme si elle était libre. Jamais il ne songe aux dangers qu'elle court, *elle*, aux terribles dangers...

– Voilà, déclare-t-il. Je me coucherai dans la neige. En chemise, nu sous ma chemise.

– Tu es fou.

– J'y resterai deux heures, trois heures, le temps qu'il faudra, dans la neige. Je ne veux pas te quitter, moi, tu comprends ?

Le vibreur.

– Vite ! chuchote Mariette.

Elle s'est levée précipitamment et appuie sur le bouton.

Sur le palier du Deuxième, les van der Bleulen conversent à voix basse; chaque fois que quelqu'un paraît, ils s'interrompent.

– Comme cela, c'est votre dernier soir ? dit la femme de l'économe.

Ils attendent qu'elle se soit éloignée.

– Willy, dit Jeanneke, si tu savais comme je suis triste. Ne pourrais-tu pas rester encore un jour avec moi ? Ton billet n'est pas périmé...

– Tu sais bien que ce n'est pas possible !

– C'est bête, Willy ? J'aurais aimé dormir avec toi cette nuit.

– Les chambres de l'annexe sont hors de prix, non ?

– Je sais, dit-elle.

– Si on était riches, tout serait différent, sais-tu.

– Bien sûr, dit-elle. Mais ne pourrait-on pas essayer quand même ? Cela ne ferait qu'une seule nuit, après tout.

– Mais ils demandent quinze francs, s'écrie-t-il. Quinze francs suisses ! Est-ce que tu ne te rends donc pas compte, toi ?

A chaque exclamation, sa voix s'enfle un peu plus.

– Sais-tu seulement... ta maladie, dis donc ? Tu ne t'es jamais demandé combien ça me coûte, ça t'est bien égal ! Six mille *houit* cents francs par mois, oui Madame !

Sa colère le possède trop complètement pour qu'il voie se durcir le visage de sa femme, les lèvres devenir blanches, la poitrine se soulever plus vite, plus vite encore, et tout à coup elle s'écarte de lui, une main sur les yeux (l'autre s'accroche à la rampe). En courant, elle gravit le large escalier. Son pied bute contre les marches. Elle titube. On pourrait croire qu'elle a bu.

Neuchâtel, décembre 1957-janvier 1958.

*Roger-Louis Junod.*